



JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL 1841.

LETTRES

Sur quelques points de la numismatique orientale.

VI.

A M. REINAUD,

Membre de l'Institut royal de France.

Monsieur,

Un hasard des plus heureux vient de me mettre en possession de quelques monnaies appartenant à une dynastie dont les monuments numismatiques semblent avoir échappé jusqu'à ce jour aux recherches des orientalistes; vous accueillerez donc, je l'espère, avec votre bienveillance habituelle l'humble hommage de ma petite découverte. Je n'oserais affirmer que les cinq monnaies dont je viens vous entretenir sont toutes inédites; je n'ai pas la

collection complète des publications de M. de Fræhn, et, faute de pouvoir consulter toutes les œuvres de ce savant, je suis naturellement exposé à regarder comme nouvelle et comme importante à décrire telle pièce illustrée peut-être depuis plusieurs années. Heureusement, lorsqu'il s'agit d'histoire, garder pour soi des faits qui peuvent être avec avantage réunis à la masse des faits connus, est un parti qui offre beaucoup plus d'inconvénients que celui de répéter ce qu'un petit nombre d'élus peuvent seuls connaître. Dans tous les cas, parmi les livres que j'ai sous la main, il n'est fait mention que d'une seule monnaie appartenant *peut-être* à la dynastie des Mozhafferides, et dès lors j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de décrire celles que j'ai récemment acquises. Mais, avant tout, je vous demande la permission de vous rappeler ce que les historiens ont écrit sur cette dynastie.

Vers l'année 718 de l'hégire (1318 de J. C.) vivait, dans les campagnes de Yezd, un homme riche et puissant nommé Mobarez-ed-dyn-Mohammed. A la même époque, Dgiamalouk, brigand arabe de la tribu des Khaphadjiens, ayant planté ses tentes entre Yezd et Schiraz, infestait les routes parcourues par les caravanes. Peut-être Mobarez-ed-dyn-Mohammed eut-il à supporter quelque perte, grâce à l'audace du bandit; peut-être aussi la tête de celui-ci fut-elle mise à prix; ce qui est certain, c'est que Mohammed résolut de l'attaquer et d'en débarrasser le pays. Il lui dressa donc des embûches dans les-

quelles il sut habilement l'attirer; Dgiamalouk y périt, et Mobarez-ed-dyn-Mohammed apporta sa tête aux pieds du souldhan Dgenghiz-khanide Abou-Saïd.

Il est à présumer que Mobarez-ed-dyn-Mohammed dut à cet éclatant succès le surnom d'el-Mozhaffer, qui devait devenir le titre glorieux de sa postérité¹. Abou-Saïd-Behadur-khan, pour récompenser dignement l'homme qui venait de rendre un aussi éminent service à son peuple, lui confia le commandement suprême de ses armées, et le mit même à la tête de plusieurs provinces.

Lorsqu'en 736, Abou-Saïd-Behadur-khan mourut sans héritiers, Mobarez-ed-dyn-Mohammed-el-Mozhaffer se sentit assez fort pour se déclarer souverain des provinces qu'il avait régies jusqu'alors en méritant l'affection du peuple. Cette usurpation passa donc sans contestation, et les états du nouveau souldhan se composèrent de l'Irak-Adgemy, du Kerman, du Farsistan, en un mot de toute la Perse proprement dite. Schiraz en devint la capitale.

Mohammed-el-Mozhaffer avait plusieurs fils; malheureusement l'histoire n'en mentionne que quatre : Schah-Mozhaffer, qui vraisemblablement fut l'aîné, puisqu'il reçut le nom de son père; puis Schah-Chedjaâ, souldhan-Ahmed et Mahmoud-schah. Le premier de ces quatre princes mourut avant son

¹ Il serait plus naturel, ce semble, de supposer que le nom de *Mozhafferides*, donné à cette dynastie, vint du nom de Mozaffer, que portait le père de Mobarez-eddyn. (*Note de M. Reinaud.*)

père, et laissa deux fils nommés Schah-Mansour et Schah-Yahia. Cette mort stimula l'ambition de Schah-Chedjaâ, qui, pressé de jouir de la toute-puissance, osa se révolter contre son père qu'il détrôna, et auquel il fit crever les yeux, suivant l'assertion d'Ahmed ben-Arabschah. Cet abominable parricide eut lieu en 762.

Peu d'années après, le terrible Timour commençait à faire peser sur l'Asie son sceptre de fer. La Perse ne pouvait demeurer à l'abri de sa convoitise; aussi fit-il sommer Schah-Schedjaâ de le reconnaître pour son seigneur et maître. Celui-ci, trop faible pour se mesurer avec un pareil adversaire, prit le sage parti de se soumettre; et, pour gage de sa bonne foi, donna sa fille en mariage au fils de Timour. Cette alliance paraît avoir été sincère, car l'union des deux princes ne fut nullement troublée jusqu'à la mort de Schah-Chedjaâ. Lorsque, par exemple, le souverain du Mazenderan, Schah-Oualy, voulut résister à Timour, il engagea Schah-Chedjaâ à se liguier avec lui; mais, soit par amitié réelle pour Timour, soit plutôt par crainte de ce prince, Schah-Chedjaâ refusa nettement de participer aux projets de Schah-Oualy, qui, bien que seul, n'en persista pas moins à résister, et paya de sa tête son audacieuse entreprise.

Ahmed-ben-Arabschah nous apprend que Schah-Chedjaâ était un prince fort instruit; qu'il faisait ses plus chères délices de la poésie, et qu'il composait des vers en persan et en arabe. Lorsqu'il sentit sa

fin approcher, il chercha le moyen d'assurer sa couronne à son fils Zeyn-el-Aâbedyn. Usurpateur lui-même, il avait peu de confiance dans le dévouement de ses frères et de ses neveux, dont il connaissait d'ailleurs l'ambition haineuse. Il prit donc le parti de dépecer lui-même ses états, d'en réserver la plus belle part à son fils, et d'assurer l'exécution de ses dispositions testamentaires en la confiant à l'homme qu'il craignait le plus au monde, à celui qui devait anéantir un jour la dynastie des Mozhafférides, à Timour enfin.

Voici quel fut le partage que Schah-Chedjaâ fit de ses propres états dans l'année 788 de l'hégire :

Zeyn-el-Aâbedyn, fils de Schah-Chedjaâ, eut la province de Schiraz; Schah-Mansour et Schah-Yahia, fils de Schah-Mozhaffer et neveux de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province d'Ispahan, le second la province de Yezd; Soulthan-Ahmed et Mahmoud-Schah, frères de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province du Kerman, et le second la province du Sirdgian. Quant à Mahmoud-Schah, comme j'ignore tout à fait l'époque de sa mort, il se pourrait que son fils Abou-Ishac lui eût été substitué dans le partage de 788, comme Schah-Mansour et Schah-Yahia le furent à leur père Schah-Mozhaffer, mort avant l'avènement de Schah-Chedjaâ. Je serais même assez tenté d'admettre cette hypothèse à cause du silence des chroniqueurs sur le compte de Mahmoud-Schah.

Ce que Schah-Chedjaâ prétendait éviter en opé-

rant la répartition de ses états entre tous les princes de sa dynastie fut à peine retardé de quelques mois ; en effet , tous ces petits souverains , s'affranchissant des liens de parenté , cherchèrent bientôt à se dépouiller mutuellement de leurs possessions , et leurs interminables querelles fournirent à Timour ce qu'il souhaitait avec ardeur , c'est-à-dire un prétexte pour se saisir de la Perse.

Schah-Mansour , le plus audacieux de tous les Mozhafferides , étant parvenu à s'emparer des états de son cousin Zeyn-el-Aâbedyn , lui avait fait crever les yeux. Timour se hâta de profiter de ce que le testament de Schah-Chedjaâ lui donnait mission de protéger le jeune sultan détrôné , et , pour accomplir cette mission , il franchit les frontières de la Perse à la tête d'une armée formidable ; ceci eut lieu dans l'automne de 789. Timour vint camper devant Ispahan que Schah-Mansour se hâta d'évacuer , pour se retirer à Touster avec son prisonnier Zeyn-el-Aâbedyn. Ispahan ouvrit ses portes , et Timour , après y être entré en triomphateur , regagna son camp. Le salut de cette ville semblait assuré , lorsqu'un jeune forgeron parvint à soulever le peuple pendant la nuit , et à le pousser au massacre de la garnison que Timour avait placée dans la ville. Trois mille Tatars furent égorgés dans cette sédition. Aussitôt , instruit de cette perfidie , Timour fit attaquer la ville , l'enleva de vive force , et donna l'ordre impitoyable de mettre à mort toute la population sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de soixante

dix mille têtes tombèrent , et le féroce conquérant s'en servit comme de matériaux pour faire construire des tours dans plusieurs quartiers d'Ispahan. Cette épouvantable vengeance eut lieu le 6 de dhou'l-caada 789.

Timour prit ensuite le chemin de Schiraz dont il se rendit promptement maître , ainsi que de tout le reste du pays. Aussitôt les princes Mozhafferides Soulthan-Ahmed et Schah-Yahia se soumirent au vainqueur, qui les traita avec indulgence et leur laissa leurs souverainetés. Abou-Ishac, prince de Sirdgian, hésita d'abord à suivre leur exemple; bientôt cependant il s'y décida.

Schah-Mansour n'était point abattu, et, pendant quelques années encore, il tint bon dans Touster. Dans le courant de l'année 795, Timour résolut d'en finir avec lui. Il marcha donc de nouveau sur la Perse, dirigeant ses armées par le Loristan et le Kousistan, et signalant son passage par le sac des villes de Kiou, de Merouan, de Khorrem-Abad et de Calaât-Sefyd. Il atteignit enfin Schah-Mansour près de cette dernière place, et après avoir, à deux reprises, été sur le point de perdre la bataille, il finit par rester maître du terrain, grâce à la mort de son adversaire. Ahmed-ben-Arabschah prétend que ce fut un soldat djagatayen qui coupa la tête à Schah-Mansour; Deguignes attribue cet exploit au propre fils de Timour, à Schah-Rokh, qui alors était à peine âgé de dix-sept ans. Timour envoya incontinent la tête de Schah-Mansour au souverain de Bagdad.

avec ordre de se soumettre. Celui-ci n'eut garde de résister; il fit aussitôt battre monnaie au coin de Timour, ordonna que la khotbah ne fût plus prononcée qu'au nom du conquérant, et fit promener et exposer publiquement la tête de Schah-Mansour.

Mansour avait pressé les princes ses oncles et ses cousins de se réunir à lui contre leur ennemi commun: tous refusèrent. Ils croyaient ainsi s'être mis à l'abri de la haine de Timour; il n'en fut rien. Aussitôt après la défaite de Schah-Mansour, ils se réunirent à la cour de Timour, s'y croyant parfaitement en sûreté; mais Timour avait résolu de se débarrasser de ces vassaux incommodes; il les fit donc arrêter le 23 de djoumady el-akher, et peu après il leur fit trancher la tête. Dix-sept princes Mozhafferides furent enveloppés dans cette sanglante exécution, qui s'étendit même sur tous leurs proches. La Perse se trouvant ainsi sans chefs après l'extinction de la dynastie des Mozhafferides, devint une des provinces du vaste empire de Timour.

Tels sont, je crois, les faits constants qu'il est possible de démêler au milieu des récits embrouillés et contradictoires des auteurs originaux, tels que Ben-Arabschah, Mirkhond et Scherf-ed-dyn, et de leurs compilateurs d'Herbelot et Deguignes.

Dans l'intervalle de temps écoulé entre les années 732 et 795 de l'hégire, c'est-à-dire pendant soixante-trois années, les Mozhafferides jouissant de tous les droits des souverains dans leurs états respectifs, durent naturellement frapper des monnaies à leur

nom. Aucune de ces monnaies n'avait encore été reconnue par les amis de la numismatique orientale, lorsqu'au mois de septembre dernier, j'ai eu le bonheur d'acquérir à Naples une série assez nombreuse de monnaies arabes, qu'au premier coup d'œil je supposai appartenir en masse à la dynastie des Houlagouides. En procédant à l'examen attentif de ces curieuses monnaies, je fus fort agréablement surpris d'en trouver cinq qui appartenaient incontestablement à la dynastie des Mozhafferides; c'est de cette bonne fortune tout à fait inespérée que je viens aujourd'hui vous faire part. Voici donc la description de ces précieux petits monuments.

I. Argent; dans le champ :

محمد
السلطان الاعظم
مظفر الدنيا والدين
خلد الله ملكه
ابدا

En légende circulaire : ضرب سنة سبع ثلاثين وسبعماية.

Le nom de la ville où la pièce fut frappée se trouve malheureusement rogné.

R. dans le champ cerné par un contour de forme octogonale, on lit :

الله
لا اله الا
الله محمد
رسول الله

Quatre étoiles accompagnent cette légende, et

dans les angles rentrants, on lit les noms des quatre premiers khalifes *أبو بكر, عمر, عثمان, علي*, avec quatre adjectifs dont un seul est lisible pour moi; c'est l'épithète *صديق* qui est accolée au nom d'Aboubekr.

Cette pièce fut probablement frappée à Schiraz dans la première année du règne de Mohammed-el-Mozhaffer.

2. Argent; dans le champ :

بالله
 المعتضد والسلطان
 ضرب
 المطاع شاه شجاع
 ابرقوة
 خلد الله ملكه
 وسبعماية

R. dans le champ :

سحر كهن
 لا اله الا
 محمد
 رسول الله

On voit que cette belle monnaie de Schah-Chedjaâ fut frappée à Abercouh, ville du Farsistan, dans l'année 762, c'est-à-dire à l'avènement même de ce prince. Il est curieux de le voir prendre le titre d'*el-Mothai*, lorsqu'on pense au crime qui lui valut la couronne.

Quant au nom d'*el-Motadhed-billah*, précédant le titre et le nom du sultan, c'est évidemment le nom du khalife abbaside de la deuxième dynastie

rétablie par les souldhans mamlouks d'Égypte. La suprématie religieuse de ces pontifes souverains fut donc reconnue en Perse par les souldhans Mozhafférides, comme elle le fut à Dehly par les souldhans Pataniens. Ce dernier fait a été mis hors de doute par certaines monnaies des anciens rois musulmans du Bengale que vous avez fait connaître dans le troisième volume de la première série du Journal asiatique, et a depuis été confirmé par la publication des monnaies des souldhans Iskender-et-Tàny, Taghlik-Schah et Mohammed-ben-Taghlik, décrites par M. de Fræhn (*Recensio, etc. etc.* pag. 176 et 177). El-Motadhed-billah-abou'l-Fetah-abou-Bekr-ben-el-Mostakfy exerça la suprématie religieuse de 753 à 763. La date de la fabrication de notre monnaie de Schah-Chedjaà est donc parfaitement d'accord avec celle du règne de ce khalife.

3. Argent; dans le champ :

في سنة
 بد رب
 وما يند
 ع
 ضرب و
 ابو شجاع
 خلد
 ملكه

Voici comment je lis la légende de cette précieuse monnaie : رب العلمين سلطان زين العابدين ابو شجاع خلد الله ملكه ضرب بدماويد في سنة ثمان وثمانين وسبع مائة

Probablement les mots رَبِّ الْعَالَمِينَ suivent le vœu
 اللَّهُ خَلَّدَ اللَّهُ مَلِكًا , et doivent se lier au mot اللَّهُ .

R. dans le champ :

اللَّهُ
 لَا إِلَهَ إِلَّا
 مُحَمَّدٌ
 رَسُولُ اللَّهِ
 عَمْرَانُ

Quatre étoiles sont placées vis-à-vis les côtés d'un losange qui contient le mot مُحَمَّدٌ très-singulièrement contourné.

Cette charmante pièce a donc été frappée à Demaound, ville du Belad-el-Dgebel. Le nom de cette ville se trouve écrit دماوند et دنباوند dans la belle édition de la Géographie d'Abou'l-Féda dont vous venez, Monsieur, d'enrichir la science, avec la coopération de M. le baron Mac Guckin de Slane.

C'est en 788 que Zeyn-el-Aâbedyn monta sur le trône, qu'il perdit au bout de peu de mois; aussi est-ce en 788 que la pièce que je viens de décrire a été frappée.

4. Argent; dans le champ, autour d'un nœud en forme de cœur :

عَمْرَانُ
 مُحَمَّدٌ
 رَسُولُ اللَّهِ

En légende marginale : ضرب... تسعين وسبعماية

R. dans le champ, entouré d'un contour formé d'arcs de cercle se recoupant :

الله
لا اله الا
محمد رسول الله
.....

Dans les angles extérieurs بكر..... c'est-à-dire les noms des quatre khalifes : Aboubekr, Omar, Otsmân, Aly.

5. Argent; dans le champ, autour d'un nœud semblable à celui de la pièce précédente :

ابو اسحق
المنوكل
بن محمود شاه
على الله

Légende marginale illisible, parce que la pièce est rognée.

R. dans le champ :

الله
لا اله الا
محمد رسول الله

A la marge : ابو بكر عمر عثمان.

On voit que ces deux jolies pièces appartiennent à Abou-Ishac, fils de Mahmoud-Schah, fils de Mohammed el-Mozhaffer. Quant à El-Motouakkel-âl'-Allah, c'est le premier khalife de ce nom appartenant à la dynastie abbaside d'Égypte. Ce khalife a régné par trois fois : d'abord de 763 à 779; puis, après

quinze jours d'exclusion, de 779 à 785, et enfin de 791 à 808. C'est évidemment pendant cette dernière période qu'ont été frappées les deux monnaies en question. Elles ont dû l'être, d'autre part, entre 788 et 795, limites du règne d'Abou-Ishac; c'est donc définitivement entre 791 et 795 que ces monnaies ont été fabriquées, et probablement à Sirdgiañ.

Quant à la seule pièce décrite par M. de Fræhn qui puisse se rapporter à l'un des princes Mozhafférides, je transcris le passage qui la concerne (*Re-censio*, pag. 429, n° 23);

« Raris. notab. in A 1 superne evanida supersunt :

.....
 (2) احمد
 خلد الله ملكه
 امير تيمور كوركان

« Marginis inscriptio præcisa et deleta.

« In A 2 symb. sunnit. in formam quadrati dispositum, ita ut posterius الله medium locum occupet; ad M. عمر عثمان على..... fieri possit ut hic. n. « ad sultanum Muszhafféridem Kermaniæ regem « referendus sit. »

J'ai pensé devoir ajouter ici un tableau généalogique des princes dont je viens de parler.

Veillez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de mon profond et inaltérable attachement.

F. DE SAULCY.

Metz, 5 décembre 1840.